

## MON PROJET ÉDUCATIF :

### QU'EST-CE QUE JE CHERCHE A DÉVELOPPER ?

*L'article de Guy Goujon est publié ici avec l'accord du « Mouvement pour une alternative non violente », éditeur de la revue « Non-violence politique » dans laquelle il a déjà paru. Ce mouvement conçoit la non-violence comme un mode de vie et non comme un mode de résolution des conflits, dans le respect de l'Homme. Il s'est donné, entre autres tâches essentielles, celle de rechercher et de développer des pratiques alternatives dans divers domaines, notamment dans celui qui nous intéresse : l'éducation.*

*Mais l'éducation n'est-elle pas liée à la vie avec toutes ses imbrications ? Aussi, au fil des numéros de « Non-violence politique », trouve-t-on des entretiens, des dossiers, des enquêtes qui nous apportent de solides analyses de situations conflictuelles qu'une véritable éducation pourrait résoudre.*

*La revue, toutefois, n'en reste pas aux analyses, comme le montre l'article de Guy Goujon. Elle présente les expériences susceptibles d'amorcer un changement, réponses possibles de groupes ou de personnes là où il y a un problème relationnel.*

*Une adresse : M.A.N., Secrétariat national - 20, rue du Dévidet - 45200 Montargis.*

*« Souvent, nous sommes pressés de trouver une solution. Elle risque de n'être que provisoire ou inadaptée... »*

---

*A cette époque, j'essayais d'appliquer dans ma classe ce que j'avais appris, peut-être mal, à l'École normale... Malgré quelques timides essais de travail individualisé et de mise en place de structures coopératives, je faisais marcher toute la classe au même pas, calmant l'ardeur des plus dynamiques et stimulant sans cesse les traînants : ce qui est la meilleure façon de créer des tensions.*

---

#### **TU VAS MARCHER AU PAS !**

Dans un groupe de 39 garçons de 9 à 12 ans (C.M.1) se trouve toujours quelque personnalité qui ne se plie pas spontanément à la règle, surtout si elle est édictée par l'adulte.

Ainsi, chaque après-midi commençait par une séquence de calcul mental. Tous les enfants se pliaient au rite, sauf un qui, lui, refusait systématique-

ment de prendre ardoise et craie. Il préférait juste à ce moment-là, se plonger dans le livre de lecture ou se livrer à d'autres spéculations. Comme « ma règle » était que tous devaient se livrer à la même activité en même temps, je ne pouvais tolérer cette transgression : mon autorité aurait été mise à bas si j'avais cédé. Alors, il ne me restait plus qu'à faire usage de ma force physique pour faire marcher le récalcitrant au pas cadencé. Et c'était devenu un rituel

auquel Christian, je suppose, prenait un plaisir intime. Mais pour moi, c'était épuisant de commencer chaque après-midi par une colère prélude à une correction afin de ramener la brebis égarée dans le rang. Et cela dura jusqu'à la fin de l'année.

Je n'avais pas imaginé d'autre solution que la coercition, l'usage de la force brutale. « Ma loi » était la loi de la classe : chacun n'avait qu'à s'y plier. Il fallait une forte personnalité comme celle de Christian, aussi une habitude des coups, pour oser enfreindre la règle et affronter l'adulte.

Je croyais alors que mon autorité serait sapée si je tolérais le moindre manquement aux ordres donnés. Je confondais autorité et autoritarisme. L'autoritarisme n'est qu'un masque, un paravent derrière lequel se cachent la peur ou le mépris de l'autre, le manque de confiance en soi, une vision étroite et à sens unique de la relation. L'autorité est liée à la valeur de l'adulte (ici de l'éducateur), à sa compétence, à son sens de la justice et de l'humain, à sa compréhension de l'autre.

### IL ME CHERCHAIT... IL A TROUVÉ

Alain (14 ans) avait soif de pouvoir dans cette classe de S.E.S. Un jour qu'il était particulièrement excité et perturbateur, je lui administrais une volée pour... « me » calmer. J'étais à bout de patience.

Mais ce règlement de comptes me hanta durant la nuit et même le lendemain, jour de congé. J'étais très mécontent de moi, de m'être laissé aller à des violences physiques. Dès la rentrée suivante, j'invitais Alain à un tête à tête dans la classe-atelier voisine et lui dis mon malaise concernant ce qui s'était passé l'avant-veille. Il me répondit spontanément : « Monsieur, je l'avais bien cherché ! »

Ce moment de franchise n'était pas pris pour une marque de faiblesse. Au contraire, dans cette opération, nous avons gagné tous les deux. Les aveux mutuels de nos erreurs (lui, du dérangement constant de la vie du groupe ; moi, du manque de maîtrise de soi et de l'emploi de la violence en contradiction avec ce que j'essayais alors d'instaurer dans la classe par la vie coopérative et la façon de gérer les conflits) ces aveux donc, nous rapprochaient, nous grandissaient.

D'ailleurs, le conflit était permanent avec ses camarades. Alain n'arrivait pas à décrocher un poste de responsabilité dans la classe. A chaque vote, sa candidature pour être chef d'équipe, bibliothécaire ou responsable du handball, était écartée. Il rageait intérieurement, mais serrait les dents. Un jour, il éclata en sanglots, ce qui surprit tout le monde. Il nous dit toute sa souffrance : « Jamais je ne suis choisi pour une responsabilité ! » Minutes de vérité intenses pour lui et ses camarades qui lui opposèrent son mauvais caractère, son autoritarisme et sa violence.

Quelques jours après, il était élu responsable principal du jeu dramatique que nous préparions pour la fin de l'année, poste dans lequel il montra ses dons d'animateur et son sens des responsabilités.

L'organisation coopérative de la classe avait permis au conflit (opposition Alain-reste de la classe) de se révéler, de se dire, de se vivre, aux uns et aux autres de s'exprimer et de se comprendre, et aussi, ce qui est important, la découverte naturelle d'une issue satisfaisante pour tous.

Mais il fallait laisser le temps aux événements de mûrir les partenaires. Souvent, nous sommes pressés de trouver une solution. Elle risque de n'être que provisoire ou inadaptée.

### LA GABARDINE FANTÔME

Les activités de la classe étaient décidées en réunion de coopérative. Ainsi les activités sportives étaient fixées à un après-midi par semaine. Le contenu était décidé, le programme organisé, les responsabilités partagées, les équipes composées par les enfants. J'apportais ma contribution en faisant découvrir un exercice nouveau.

L'ensemble de cette élaboration formait une sorte de contrat : « Nous organisons ensemble cet après-midi, donc chacun doit contribuer à son bon déroulement ». Mais quelquefois, il y a comme des grincements, des dérapages, voire des grippages.

Cet après-midi là, j'avais laissé ma gabardine avec les vêtements des enfants sur l'herbe du pré. Jeux divers et partie de foot... Rhabillage. Pas de gabardine. On la cherche dans tout le pré, dans les arbres, sous les pierres. Rien. Nous étions les seuls occupants du terrain. Ça promet une sérieuse mise au point. Après la classe, deux filles se proposent pour revenir avec moi explorer à nouveau le terrain. Bien sûr, nous restons bredouilles.

La semaine suivante : « Et le sport ? - Tant que le terrain sera aussi peu sûr, je n'irai pas. Je ne peux me permettre d'y risquer un vêtement par semaine ». Un mois passe ainsi où, régulièrement, est posée la question du sport et par conséquent... de la gabardine.

Un jour, un garçon que j'avais eu l'année précédente arborait une gabardine un peu grande pour lui. « Tiens, mais c'est la mienne ! — Une fille me l'a donnée — Peut-être, mais d'ici ce soir, j'aimerais la voir accrochée dans le couloir ». Le soir, je trouvais mon vêtement là où je le suspendais habituellement. Mes élèves auraient voulu savoir qui l'avait cachée, qui l'avait rapportée. Je n'ai pas cherché à connaître les acteurs de cette « farce ».

Le lendemain, nous reprenions les activités sportives avec soulagement et joie.

La situation était redevenue conforme au contrat, sans coup de gueule, sans punition, sans dénonciation, seulement par la patience, la fermeté, et j'irai jusqu'à dire, la confiance. C'est facile à dire après coup, quand le dénouement a été positif !

### LES RATS DE BIBLIOTHÈQUE... SE RONGENT DANS LE SILENCE

Conseil d'établissement du collège. La directrice propose l'exclusion temporaire de trois élèves qui ont dérobé et enterré dans un bois, plusieurs dizaines de livres de la bibliothèque du C.E.S. Ces élèves n'ont pas voulu (ou pu, de leur fait) donner une explication à ce geste. « Acte de vandalisme... pas de faiblesse... faut sanctionner ! » Manque d'imagination : la carotte ou le bâton ! « Et si les trois « délinquants » restaient une heure après les cours pour réparer ? A quoi faire ? C'est à voir ! ». Proposition acceptée puisqu'il y a trois volontaires (la directrice, son adjoint, et moi) pour « accompagner » ces deux filles et ce garçon.

Le lendemain, j'inaugure le tour. Nous nous trouvons autour d'une table pour une heure de face à face, dans le silence : je note les rires de l'une, les ongles rongés par l'autre, l'agitation du troisième. « Qu'est-ce qu'on fait ? Vous avez peut-être des choses à dire ». Silence... Rires... Angoisse. Ouf ! l'heure est enfin écoulée. Rien ne s'est passé... apparemment.

Le lendemain, les élèves disent à la directrice : « Surtout pas comme hier avec M. G., il n'a rien dit, prenait des notes. On préfère couvrir ou réparer les livres de la bibliothèque ». Ainsi fut fait.

Mon tour revient. « Monsieur, on couvre les livres ? — Oh non ! ça ne me dit rien, je préfère la salle de l'autre jour, autour de la table ». Regards d'angoisse : il va falloir affronter le silence. Ils me demandent (sur le conseil de la directrice) ce que je notais le premier jour. Je leur montre : « Ce n'était que ça ! »

Les langues se délient au bout d'un temps de méditation. Le garçon tente de faire porter la responsabilité du délit à une des filles. Les trois s'engueulent sans que j'ai eu à intervenir ou à poser des questions. Puis ils en viennent à parler plus calmement de leur vie familiale : la fille qui s'ennuie à la maison, le père qui empêche toute activité sportive ou de loisirs, la mère qui fixe impérativement des heures de rentrée, le garçon qui transgresse volontairement ces limites... Je ne peux pas grand-chose, sauf écouter ces doléances, ce mal de vivre.

A la troisième rencontre, nous couvrons des livres, en continuant les échanges.

Je ne savais pas ce qui pouvait sortir de la première séance. Je doute que la leçon ou même l'entretien à base de morale soient efficaces. Les motivations risquent d'être bien différentes de celles que l'adulte imagine, et la bonne parole ne peut alors qu'élever le mur qui nous sépare.

Je crois à la vertu du silence pour délier les langues et faire émerger les problèmes. La prise de conscience se fait de l'intérieur, et le face à face avec soi-même ne peut qu'y contribuer.

Guy GOUJON